

Culte du 07 septembre 2025

(Dimanche de la Création)

*Paix avec la Création*¹

Lecture biblique : Ésaïe 32.14–18

v. 14

car le palais est délaissé,
la ville bruyante est abandonnée,
la colline et la tour de la sentinelle seront des cavernes pour toujours,
un lieu de joie pour les ânes sauvages,
un pâturage pour les troupeaux.

v. 15

jusqu'à ce que soit versé sur nous un esprit d'en haut,
et que le désert deviendra en verger,
et que le verger soit considéré comme une forêt.

v. 16

dans le désert résidera le droit,
et la justice s'installera dans le verger.

v. 17

l'œuvre de la justice sera la paix,
et le travail de la justice, repos et sécurité pour toujours.

v. 18

mon peuple habitera dans un séjour de paix,
dans des habitations sûres,
et dans des lieux de repos tranquilles.

Cantique ALL 44-11 Entre tes mains j'abandonne (§1.3.4)

Méditation

« Habiter la paix »

(Ésaïe 32.14–18)

Introduction

Imaginez que vous marchez dans une ville où le temps semble s'être arrêté.

Les vitrines sont vides, les volets claquent au vent, les murs sont couverts de fissures. Là où, autrefois, il y avait des rires d'enfants, il n'y a plus que le bruit des pas sur l'asphalte craquelé. Des herbes folles poussent entre les dalles, et un silence étrange s'est installé, un silence lourd qui semble raconter l'absence.

Certains d'entre nous ont vu des lieux comme cela. Parfois à la télévision, après un conflit ou une catastrophe. Parfois en vrai : une usine fermée qui laisse un quartier entier à l'abandon, un village vidé par un exode, une zone frappée par un incendie ou une inondation.

¹ Travail sur le texte biblique et prédication : Salvatore Manfredi

Liturgie : Yolande Bolsenbroeck, Laurence Flachon et Florian Gonzalez

Et ce décor extérieur trouve souvent un écho en nous. Nous avons nos propres paysages intérieurs où la vie a reculé. Des espaces autrefois pleins d'élan et de sens, devenus arides. Ce peut être un projet qui s'est effondré, une relation qui s'est brisée, une conviction qui s'est éteinte.

Le prophète Ésaïe, il y a plus de deux mille ans, a peint une image semblable :

« *Le palais est délaissé, la ville bruyante est abandonnée...* » (Ésaïe 32.14)

Mais il ne s'arrête pas à cette vision. Après avoir nommé le désert, il ajoute un mot qui change tout : « *jusqu'à ce que...* » jusqu'à ce que Dieu répande son Esprit d'en haut. Et c'est ce « *jusqu'à ce que* » qui va guider notre réflexion aujourd'hui.

1. Le point textuel : du désert à la paix durable

Le texte suit une trajectoire claire : il commence par la désolation, puis introduit une force de transformation, et se termine par un paysage de paix.

Ce n'est pas une paix imposée de l'extérieur, par un rapport de force ; c'est une paix qui naît d'un processus intérieur, nourrie par la justice et la droiture.

La désolation initiale n'est pas un simple décor, elle représente la fin des sécurités humaines sur lesquelles on croyait pouvoir s'appuyer. En l'écrivant, Ésaïe parle à un peuple qui connaît la peur : l'Empire assyrien est à ses portes, les grandes villes du Nord sont déjà tombées. Le sentiment d'invulnérabilité s'effondre.

C'est une manière de rappeler que rien de ce que nous construisons n'est invincible. Les symboles de pouvoir, qu'ils soient faits de pierre, de lois ou de technologies, peuvent se vider de leur substance. Le texte ne cherche pas à épargner le lecteur : il nous confronte à cette fragilité.

Mais le prophète annonce un « jusqu'à ce que » : « jusqu'à ce que soit versé sur nous un Esprit d'en haut... », l'Esprit de Dieu lui-même. Ici, l'Esprit n'est pas une simple métaphore : il est le don que Dieu fait, le souffle créateur par lequel Dieu régénère et relève. Dans le langage d'aujourd'hui, on pourrait dire qu'il s'agit d'une force transformatrice qui nous dépasse, une prise de conscience collective, un élan moral, une inspiration, mais dont la source, dans le texte, est clairement Dieu.

La transformation est progressive : le désert devient verger, puis le verger devient forêt. Ce mouvement est important : il ne s'agit pas simplement de restaurer ce qui était perdu, mais de produire quelque chose de plus grand, de plus riche. Ce surplus, cette surabondance, dit que la restauration véritable dépasse la réparation.

Puis viennent la justice et la droiture, et c'est seulement alors que la paix s'installe : repos, sécurité, stabilité. La logique est implacable : la paix n'est pas le point de départ, elle est l'aboutissement d'une transformation profonde dans laquelle la justice n'est pas un supplément, mais le cœur même du processus.

2. Application : reconnaître la fragilité et accueillir la transformation

Le texte commence par une ruine, et il ne cherche pas à l'édulcorer. Cette honnêteté est précieuse. Trop souvent, nous cherchons à éviter de regarder en face nos zones désertiques. Nous préférons occuper nos pensées pour ne pas sentir le vide, ou repeindre les murs fissurés pour masquer les failles.

Mais qu'elles soient intérieures : perte de sens, lassitude morale, sentiment de déconnexion ou collectives : crises sociales, tensions internationales, dégradation

écologique, ces réalités existent. Les nommer est déjà un acte de lucidité et, paradoxalement, un début de guérison.

Reconnaître nos déserts, c'est aussi reconnaître la fragilité de nos sécurités. Nous vivons dans un monde où tout peut basculer : une pandémie immobilise la planète ; un effondrement économique efface en quelques semaines des décennies de croissance ; un incendie ou une inondation détruit en une nuit des communautés entières.

Face à cela, nous pouvons nous enfermer dans la peur, essayer de reconstituer à tout prix l'ancien décor... ou nous ouvrir à la possibilité d'une transformation.

La vision d'Ésaïe invite à cette ouverture. Elle nous rappelle que le renouveau ne vient pas toujours de nos propres forces. Parfois, il faut accueillir l'Esprit de Dieu, laisser entrer le souffle qui vient d'en haut : un élan collectif qui mobilise, un changement culturel profond, une idée qui réoriente notre trajectoire.

Et ce souffle, une fois accueilli, ne produit pas un simple retour à la situation d'avant. Il transforme, il enrichit, il rend le sol plus fertile qu'il ne l'a jamais été. Comme le désert qui devient verger, puis forêt, notre réalité, une fois traversée et travaillée par l'Esprit que Dieu donne, peut dépasser nos attentes initiales.

3. Application : pratiquer la justice pour habiter la paix

La dernière image du texte est celle d'un peuple qui « habite » la paix. Cette paix n'est pas un répit fragile, suspendu à la bonne volonté des circonstances. C'est un état stable, un climat de confiance, une tranquillité qui imprègne la vie quotidienne.

Mais Ésaïe établit un lien direct : cette paix est le fruit de la justice. Et la justice n'est pas ici une abstraction théorique. C'est une manière concrète de vivre : prendre des décisions équitables, respecter la dignité de chaque personne, protéger les plus vulnérables.

Et cette exigence dépasse le seul cadre humain. Habiter la paix, c'est aussi être juste envers la création qui nous entoure. Exploiter sans mesure, polluer, épuiser les ressources naturelles, c'est miner les conditions mêmes de notre paix future. Une terre maltraitée finit par nous renvoyer nos déséquilibres : sécheresses, famines, migrations forcées.

Habiter la paix, aujourd'hui, c'est donc repenser nos choix collectifs et individuels :

- Comment produisons-nous et consommons-nous ?
- Quelle place donnons-nous au repos, non seulement pour nous mais aussi pour la terre ?
- Quelles limites nous fixons-nous pour que d'autres puissent aussi bénéficier de la paix que nous recherchons ?

C'est aussi accepter que la paix durable se construit dans le temps long. Elle naît de gestes répétés, de structures qui favorisent l'équité, de cultures qui valorisent la responsabilité. Et elle suppose de penser au-delà de notre génération : à l'héritage que nous laisserons, à la qualité du monde que nous transmettrons à ceux qui viendront après nous.

Conclusion

Le chemin qu'Ésaïe trace est clair : reconnaître nos déserts, accueillir l'Esprit de Dieu qui les rend fertiles, et bâtir sur la justice pour que la paix puisse devenir notre demeure.

Ce n'est pas un idéal abstrait, c'est une tâche concrète et collective. Nous ne pourrions pas éviter les périodes de désert, mais nous pouvons choisir ce que nous en faisons. Les laisser nous enfermer dans la peur... ou les ouvrir à ce souffle que Dieu donne, qui transforme et

nous pousse à construire un monde où la paix est plus qu'un mot : un lieu où nous vivons, ensemble, en équilibre avec nous-mêmes, avec les autres, et avec la terre.

« Quand l'Esprit de Dieu souffle, le désert n'est plus une fin, il devient le point de départ d'une paix qui dure. »